

## QUAND VICHY JUGEAIT LÉON BLUM

**Carole Delga raconte l'improbable procès du Front populaire et de la République**



Parution le 14/05/2026

*A l'occasion des 90 ans du Front Populaire, Carole Delga et l'historienne Marie-Luce Nemo reviennent sur un événement historique méconnu : le procès intenté par le régime collaborationniste de Vichy à Léon Blum, figure de proue du socialisme français.*

### Le Livre :

192 Pages  
15 X 22 cm  
P.P. TTC : 16,90 €

*Un procès qui visait, au-delà de l'homme, le Front Populaire et la République elle-même.*

### Autrices :

Carole Delga  
Marie-Luce Nemo

Dans une période marquée par la montée de l'extrême droite en Europe, le Front Populaire arrivé au pouvoir en 1936 a changé durablement notre modèle social avec des réformes qui restent ancrés dans la mémoire des Français : la réduction du temps de travail avec la semaine de 40 heures, les congés payés, la scolarité prolongée, l'établissement des conventions collectives...

Editions Privat  
10 rue des Arts  
BP 38028  
31080 Toulouse CX 6

[www.editions-privat.com](http://www.editions-privat.com)

Quatre-vingt-dix ans plus tard, alors que le populisme gagne du terrain, le récit de ce procès à Riom, dont Léon Blum sortira politiquement et humainement vainqueur, constitue une leçon de courage, de conviction et d'optimisme. Il résonne comme un moment de vérité et comme un espoir : il n'y a jamais de combat perdu d'avance pour celles et ceux qui luttent en faisant appel à la raison, à l'intelligence, à la nuance et à la conscience des hommes.

### Autrices :

Ancienne ministre, **Carole Delga** est présidente de la Région Occitanie depuis 2016 et présidente de l'association des Régions de France. Elle est l'autrice de Jean Jaurès : les convictions et le courage (Privat, 2022).

**Marie-Luce Nemo**, coauteure de l'ouvrage, est historienne et historienne de l'art de formation. Elle est l'auteure de plusieurs biographies historiques remarquées.

**CONTACTS PRESSE :** **Géraldine Rémond** - [presstime@gmail.com](mailto:presstime@gmail.com) - 06 73 58 05 41  
**Nathan Ortega** - [nathan.ortega@outlook.fr](mailto:nathan.ortega@outlook.fr) 06.29.44.27.34



## SOMMAIRE

Préface de Rémy Pech .....	11
Introduction : Blum, l'incarnation du mot « espoir » .....	15
La Débâcle .....	23
Du passé au présent .....	31
Les Quatre-Vingts .....	61
L'arrestation .....	81
Le procès du Front populaire .....	101
De Bourrassol au Clos-des-Metz .....	157
Conclusion : L'invincible espoir ; parce qu'il n'y a pas de fatalité .....	185

## Blum, l'incarnation du mot « espoir »

C'est un vieux livre aux bords émoussés, écorné de-ci de-là, mais dont la couverture, rouge vif, marque immédiatement les esprits. Un titre : *L'Histoire jugera*. Un auteur : Léon Blum. Une date : 1945. Un recueil de textes, édité d'abord en mars 1943 à Montréal, avec cette dédicace liminaire : « Ce livre inconnu de lui est dédié à l'auteur. » Léon Blum, incarcéré par le régime de Vichy au château de Bourrassol, dans le Puy-de-Dôme, livré aux Allemands, est alors en route pour Buchenwald, un an après le procès de Riom. La préface de l'ouvrage est signée d'un ancien ambassadeur américain à Paris, William C. Bullitt, qui rend hommage ainsi à son ami : « Aucun être ne correspond moins à sa légende que Léon Blum. Il n'est pas un dilettante, il est un croyant. Il n'est pas un faible. Il est l'homme d'un courage indompté. Il n'est pas seulement un internationaliste, il est un grand patriote [...]. En signant cette préface, je n'ai pas voulu seulement remplir un devoir d'amitié, mais j'ai voulu aussi rendre hommage à un homme injustement accusé et dont l'Histoire assurera, mieux qu'aucun de ses amis, la défense. »

L'Histoire a jugé, en effet. Et Léon Blum, avec sa silhouette reconnaissable entre toutes, costume trois pièces, chapeau, moustache et lunettes rondes, est entré au Panthéon, non celui – ou en tout cas pas encore – qui proclame à son fronton « Aux grands hommes la Patrie reconnaissante », mais un Panthéon populaire, celui des poings tendus vers le ciel, des tandems roulant joyeusement vers cette mer jusqu'alors inconnue, des trains bondés d'ouvriers profitant des premiers congés payés. Pour beaucoup de nos compatriotes, Léon Blum est le visage du Front populaire, la France des jours heureux, parenthèse politique d'à peine deux ans entre 1936 et 1938 qui changea la face de ce pays, par la force d'un rassemblement inédit, par le courage d'imposer des réformes sociales marquées du sceau de la justice et de l'égalité, par la droiture et l'intégrité érigées en méthode de gouvernement.

Sa vie de combat et d'engagement dépasse pourtant largement ces deux années. De l'affaire Dreyfus qui fera naître sa conscience politique à la Libération, du congrès de Tours à la résistance face au maréchal Pétain, Léon Blum a joué un rôle majeur dans son époque et éclaire à bien des égards, par sa lucidité et la puissance de sa pensée, nos fractures françaises d'aujourd'hui. Il reste une source d'inspiration pour toutes celles et tous ceux qui refusent l'inacceptable, récusent le pessimisme ambiant ou rejettent la fatalité des destins. Sa définition du socialisme, humaniste et républicain, dont il fut l'ardent promoteur, caractérise assez bien le personnage : « On est socialiste à partir du moment où l'on a cessé de dire : bah ! c'est l'ordre des choses, il en a été toujours ainsi et nous n'y changerons rien. »

Léon Blum était un idéaliste et un éternel optimiste. Un homme d'État, au sens vrai du terme, qui aura toujours, par conviction, recherché la voix du dialogue et du compromis au nom de l'intérêt général. On se souvient d'avoir appris à l'école sa fameuse phrase, passée à la postérité, prononcée lors du congrès de Tours, en 1920, au moment de l'éclatement de la SFIO, lorsqu'il décida, minoritaire mais fidèle à l'héritage de son « maître » et ami Jean Jaurès, de dire « non » aux 21 conditions de Lénine, trois ans après la révolution d'Octobre : « Il faut que quelqu'un reste garder la vieille maison. » On se souvient moins de cette mise en garde à ses « anciens » camarades, en ce même jour, qui devint réalité quatorze ans plus tard, en février 1934, après la tentative de coup de force de l'extrême droite, en plein Paris, ayant fait trembler sur ses bases la République : « Gardons-nous des mots définitifs, des mots qui fâchent, des mots qui divisent, parce qu'un jour nous devons pouvoir nous retrouver. »

La République, « sa » République, il la chérissait tant et si bien, il en était tellement le symbole qu'il sera durant de très longues années l'ennemi principal de l'extrême droite. Un homme tout simplement à abattre pour Charles Maurras, qui écrivait dans *L'Action française* : « C'est en tant que juif qu'il faut voir, concevoir, entendre, combattre et abattre le Blum. Ce dernier verbe paraîtra un peu fort de café : je me hâte d'ajouter qu'il ne faudra *abattre* physiquement Blum que le jour où sa politique nous aura amené la guerre impie qu'il rêve contre nos compagnons d'armes italiens. Ce jour-là, il est vrai, il ne faudra pas le manquer. [...] il conviendra que M. Blum soit guillotiné dans le rite des parricides : un voile noir tendu sur ses traits de chameau. »

Des mots aux actes, il n'y aura qu'un pas au cœur de ces années 1930 de tous les dangers : Blum sera à moitié lynché en plein Paris en février 1936, ne devant son salut et sa vie qu'à quelques ouvriers qui travaillaient non loin de là, à l'angle de la rue de l'Université et du boulevard Saint-Germain. La haine antisémite est à son comble. Quelques mois plus tard, à la Chambre des députés même, au moment de la présentation du gouvernement Blum à la suite de la victoire du Front populaire, un député, Xavier Vallat, prononce ces mots infamants à la tribune : « Pour la première fois, ce vieux pays gallo-romain va être gouverné par un Juif. » Ce député sera quelques années plus tard, à Vichy, nommé à la tête du Commissariat général aux questions juives, de sinistre mémoire.

Si j'ai choisi de mettre en lumière le procès de Riom où l'on traîna Léon Blum, mais aussi Édouard Daladier et le général Gamelin, c'est qu'il constitue une date clé, mais hélas presque oubliée, dans l'histoire de ce pays et que j'y vois un écho à ce que le monde connaît aujourd'hui. Comme le général de Gaulle, Léon Blum a su dire « non ». Il a refusé l'invitation de Roosevelt à rejoindre les États-Unis au moment de la Débâcle. Il a refusé, comme soixante-dix-neuf autres parlementaires, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Il devient alors une cible à abattre, car il constitue un symbole de cette République honnie par les mêmes depuis sa création et aujourd'hui encore. Pour Vichy et Pétain, ce n'était en effet pas seulement le procès de Blum, mais celui de la République, la troisième, et surtout celui de la gauche, accusée d'avoir précipité la France dans la défaite en raison de sa politique, celle de la semaine de 40 heures, des congés payés, des nationalisations, ce que le vieux maréchal

collaborationniste résumait d'une formule : « L'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. » Quant aux nazis, ils espèrent que le verdict, rendu par des magistrats professionnels, entamera durablement le crédit de la démocratie, mère pour eux de tous les vices.

Mais les arguments soigneusement documentés et le talent oratoire d'un Blum, ainsi que l'opiniâtreté d'un Daladier, auront raison de cette manœuvre, à un point tel que les nazis feront arrêter le procès quelques mois plus tard, tant « l'accusé devenait juge et les juges baissaient la tête », selon le mot fameux de François Mauriac. Blum les avait en effet prévenus d'emblée : « Vous pourrez naturellement nous condamner. Je crois que, même par votre arrêt, vous ne pourrez pas effacer notre œuvre. Je crois que vous ne pourrez pas – le mot vous paraîtra peut-être orgueilleux – nous chasser de l'histoire de ce pays. Nous n'y mettons pas de présomption, mais nous y apportons une certaine fierté : nous avons, dans un temps bien périlleux, personnifié et vivifié la tradition authentique de notre pays, qui est la tradition démocratique et républicaine. »

En avril 1943, Blum est envoyé en résidence surveillée à la lisière du camp de concentration de Buchenwald, bientôt rejoint par sa compagne d'alors, la courageuse Jeanne, qui en a fait la demande auprès de Vichy. Sentant sa fin proche, il rédige deux testaments. L'un personnel, par lequel il lègue à son fils son immense bibliothèque, son seul bien matériel. L'autre plus politique, incroyable d'humanité dans le moment tragique qu'il traverse : « Tout ce qui se dit et s'écrit aujourd'hui du peuple allemand, de sa responsabilité collective, des fatalités ethniques qui pèsent sur lui, on le disait et l'écrivait du peuple

français, en Angleterre, comme en Allemagne, au lendemain de Waterloo. Un bien léger déplacement de circonstances suffit pour ranimer la brute chez l'Homme, chez tous les hommes. Mais je suis convaincu par contre, et c'est là mon optimisme foncier, qu'il existe chez l'Homme, chez tous les hommes, à côté de la sauvagerie séculaire, un instinct de solidarité et de fraternité qu'on peut ranimer lui aussi, en agissant à la fois sur les sentiments et les intérêts. »

Par chance, au contraire de son frère René assassiné à Auschwitz, Léon Blum aura la vie sauve, libéré par les Américains près de Niederdorf. De retour à Paris en mai 1945, il sera, fin 1946-début 1947, président du Conseil à l'aube de la IV<sup>e</sup> République. Il tenta de le redevenir une fois encore en novembre 1947, mais les députés lui refusèrent de justesse la confiance. « Il quitta l'hémicycle à petits pas, voûté, en vaincu, et je trouve cette image terrible, de la République qu'il avait reconstruite et qui le chasse », dira Robert Badinter. Avant cela, Blum avait rempli une dernière mission, décisive : celle de conduire auprès des États-Unis des négociations visant à apurer pour de nombreux pays européens, dont bien entendu la France, les dettes engendrées par la guerre, négociations qui aboutirent à l'accord Blum-Bymes de 1946. Il avait aussi mené une dernière bataille en faveur de la création de l'Unesco, « car l'esprit de paix suppose la connaissance ». Puis Blum s'éteignit en mars 1950 à Jouy-en-Josas, au Clos-des-Metz, la maison de Jeanne, qui aura cette phrase magnifique : « Il était construit pour être heureux. »

Intellectuel et proche du peuple, autant à l'aise dans les cercles littéraires parisiens que dans les vignes de sa

#### BLUM, L'INCARNATION DU MOT « ESPOIR »

circonscription, à Narbonne, Léon Blum était bien ce héros français qui mérite d'être mieux connu. Faire mieux connaître sa vie et son œuvre, c'est précisément l'objectif, humble, à l'image de ce qu'il était, de ce livre écrit en collaboration avec Marie-Luce Nemo. Pour que sa voix et sa pensée continuent à résonner en nous, qui sommes désormais soumis à bien des enjeux auxquels il a dû faire face, avec responsabilité et grandeur d'âme. Cette bataille pour nos valeurs n'est pas perdue, loin de là, car, avec d'autres, Léon Blum nous montre encore et toujours le chemin : « Quand on envisage l'immensité de l'œuvre à accomplir, on réprime à peine un mouvement de recul et presque d'effroi. Elle paraît surpasser la force des hommes. Elle s'accomplira cependant si le peuple de ce pays l'envisage avec intelligence et l'aborde avec son courage, s'il est confiant et patient, s'il reste animé par sa volonté traditionnelle de faire de la France, dans l'ordre de la raison et de la justice, la tête de la colonne humaine. »